

Leningrad Cowboys go Abitibi

Jacques Tessier

Number 50, 1990

Oralités, Poyphonix 16

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tessier, J. (1990). Leningrad Cowboys go Abitibi. *Inter*, (50), 58–59.

Mil neuf cent trent-queueque : De la visite rare : Walter SCHNARR, Anton DREHER, Jovo KOKOTOVICH, Milian BITORAJAC, Paul ALEXANDROVICH, Ljuban VUJANICH, Isak SAARI, Nick KOWALCHUK, Giovanni LEON ARDUZZI, Raffaele RIZZUTO... provenant de l'Allemagne, de la Finlande, de l'Italie, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de l'Ukraine... tous invités par le Bigue Copper King dans le but de promouvoir la culture de la roche au pays des Algonquins.

Mil neuf cent quatre-vingt-dix : Wolfgang LAUENSTEIN, Michael VERHOEVEN, Aki KAURISMÄKI, Agnieszka HOLLAND, Jan SVANKMAJER, Andrei KHRZHANOVSKY, Volodymyr HONCHAROV, Vitali KANEVSKI, Serge GAINSBORG, Giuseppe TORNATORE, Bruno BOZZETTO, Guido MANULI... « Long time no see ! » Ils sont revenus, invités par le Grand Smelter à venir constater que le Bigue avait raison : la roche se cultive ! Elle grimpe telle le lièvre et recouvre même dans sa gangue de coppe le haut lieu de culture en Abitibi-Témiscamingue : le théâtre du cuivre.

Rouyn-Noranda, situé au cœur de l'Abitibi-Témiscamingue, compte 35 000 habitants. Son économie repose sur le secteur primaire (mines, forêts) et sur celui des services. La région est considérée comme région éloignée. Elle couvre le nord-ouest du Québec aux frontières de l'Ontario et de la région de la Baie-James.

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue est une manifestation cinématographique d'importance née du rêve de trois cinéphiles (Jacques MATTE, Louis DALLAIRE et Guy PARENT) qui organisaient dès 1977 la première « Semaine du cinéma régional » qui allait s'appeler ensuite pour un temps la « Semaine du cinéma québécois ».

Cette manifestation est devenue au fil des ans un événement majeur au calendrier culturel et touristique de la région et elle est couronnée par trois grands prix : le Grand prix Hydro-Québec pour le long métrage le plus populaire du Festival (*Princes in Exile* de Giles WALKER) ; le Prix Télébec pour le meilleur court et moyen métrage (*Nuits d'Afrique* de Catherine MARTIN ; première nord-américaine) et le Prix animé pour le meilleur film d'animation tel que voté par le public (*Eternity* de Sheryl SARDINA).

Je n'ai pas vu *Princes in Exile* qui occupait 101 des 3600 minutes de projection de ce neuvième Festival mais j'aime bien le titre ; il me rappelle les Algonquins.

Du 27 octobre au 1^{er} novembre à Rouyn-Noranda, il y a eu 90 films dont une soixantaine de courts et de moyens métrages. L'affiche du Festival toujours signée Marthe JULIEN

LENINGRAD COWBOYS GO ABITIBI

Jacques TESSIER

transforme cette année le réalisateur en acteur, en vedette. Elle nous le présente au moment de l'IDÉE : éclatement blanc lacté qui rejoint le cosmos. L'idée est bonne et l'affiche est belle. Je me suis plu à imaginer la tête des réalisateurs aux moments de leurs meilleures trouvailles : j'ai imaginé les deux allemands de *Balance*, Christoph et Wolfgang LAUENSTEIN ; il ont du avoir plusieurs éblouissements.

De même que Yves SIMONEAU lors du tournage de *Perfectly normal*. Le joueur de hockey mélomane dépressif a touché plus d'un cœur. Film très réussi. Le scénario est un bijou et l'écran lui fait honneur. Le dithyrambe de Jacques MATTE dans *La Presse* : *Perfectly normal* décrochant l'Oscar du meilleur film étranger ? »

Le merveilleux film *The Company of Strangers* de Cynthia SCOTT.

Sept vieilles femmes étrangères l'une à l'autre échouées dans une vieille maison abandonnée. Tendre et doux, serein et apaisant. On a envie de les aider et de communiquer davantage avec nos aînés.

Et GAINSBORG ? Aux zoïles de braire ! Il a atteint depuis longtemps son nadir et peu lui en chaut de mourir incompris. Ceux qui ont assisté à la conférence de presse ont rencontré un homme sensible et désireux de s'expliquer quand les oreilles s'ouvrent au lieu des bouches. Qui l'a raté peut battre sa coulpe. *Stan the flasher* est exutoire et triste. La musique est envoûtante. Devant l'artillerie lourde de l'arsenal médiatique québécois il déclare préférer Rouyn-Noranda à Cannes et à Berlin. ARCAND « de Montréal » doit être perplexé.

Michael VERHOEVEN est déjà venu au Festival en 1984 avec *Die*

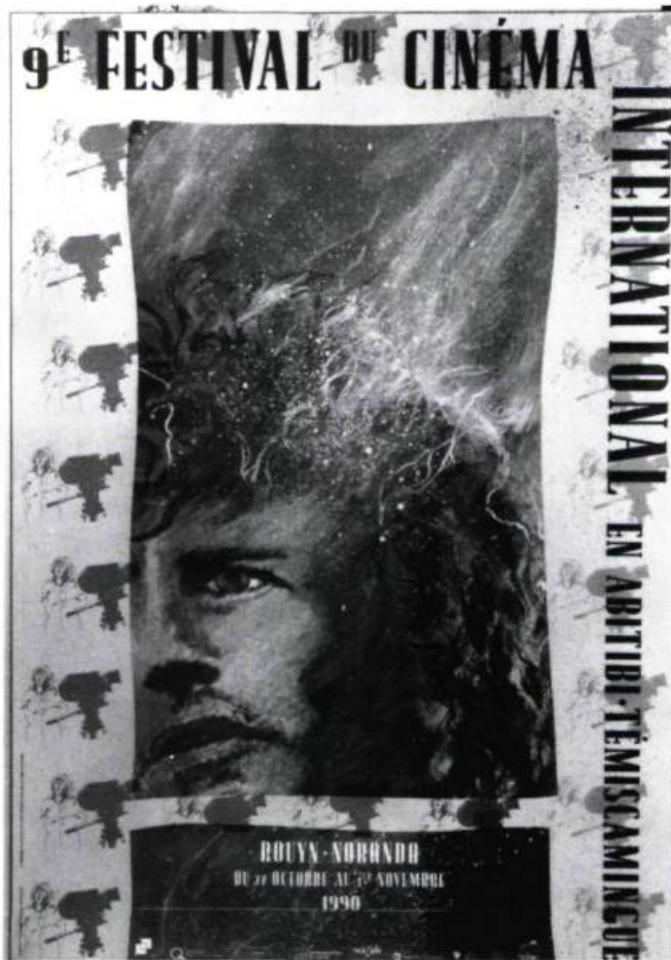
weiße Rose La rose blanche. Cette fois il nous a envoyé son dernier film : *Das schreckliche Mädchen* (L'enfant terrible). Le film, bien que deux fois sous-titré a suscité beaucoup d'intérêt. Le tour de force : comment raconter avec humour l'histoire de la petite Sonia qui veut en savoir plus long sur sa ville du temps du Troisième Reich. Qui a dit que l'humour est la politesse du désespoir ? Sonia en arrache.

Le film *Das schreckliche Mädchen* est arrivé en version originale allemande avec sous-titres anglais. Cependant le public a pu le voir sous-titré en français grâce à la nouvelle technologie Ciné-Texte développée par l'Office National du film du Canada. En moins de 10 jours, et ceci à Rouyn-Noranda, le film a été traduit et découpé en sous-titres. Puis ces sous-titres ont été insérés dans la machine magique à Montréal. Ciné-Texte utilise la technique de l'analyse numérique de la reconnaissance vocale. Synchronisation parfaite de l'image et du texte. Vous me suivez ? Les sous-titres électroniques sont projetés sur une bande-écran placée sous l'écran principal. Subtil.

Leningrad Cowboys Go America de Aki KAURISMÄKI. Les coiffures banane et les chaussures à bout gigantesque n'étaient pas, beaucoup s'en faut, les contingences les plus énormes dans ce farfelu film finnois. Le plus drôle étant le sérieux de l'acteur principal, la métaphore est tout de même un peu languette. Et dire qu'ils ont réussi à embarquer le pompiste Jim JARMUSH !

On rit mais il s'est produit un événement fort intéressant durant ce festival : l'ANIMATHON. Pendant les trois jours précédant le Festival, cinq équipes de dix jeunes âgés de 14 à 24 ans ont inventé, illustré et filmé un film d'animation d'une durée d'une minute (grosso modo 750 dessins) à partir d'un thème et d'une bande sonore imposés. Il y avait une cinquantaine d'enfants sur la scène. Super buzzant ! Les résultats ont été surprenants.

Grands éloges pour petits films. Les moyens et les courts métrages deviennent de plus en plus courus par un vaste public. *Les amazones* de Pierre MIGNOT : vifs échanges d'idées et de vêtements entre quatre filles à qui on répète depuis l'enfance qu'elles sont belles, intelligentes et capables de tout. On s'égratigne et on refait le monde. Puis, dans *La tête dans le sable* de Norbert DUFOUR, on accompagne Marcel et Jeanne qui vont tenter de mettre leur quotidien conjugal au micro-ondes de quelque Club Med. Dialogues anodins truffés de sarcasmes et pensées inavouables ; chaleur étouffante et entrée en scène d'un G.O. de plongée. Un grain de sable se loge dans les mécanismes de l'échec : on est content de voir que le couple s'en tire. Tout ne



se passe pas aussi bien dans l'impressionnant *Kyrie Eleison* du Libanais Assad FOULADKAR. Une mère tenant un enfant est cachée avec plusieurs de ses compatriotes dans le sous-sol d'une maison que l'on vient de bombarder. Surviennent des soldats de l'autre côté de la cachette : tout le monde retient son souffle... sauf que le bébé pleure. La mère sera acculée à un choix cornélien déchirant... Aie pitié Seigneur !

Dans la catégorie des films d'animation, l'Italie nous offrait entre autre *Mistertao* de Bruno BOZZETTO (Ours d'or à Berlin), et *Jay DUCK* de Manuli, Cavazzuti et Ferrari. On passe de la métaphysique hardcore au Rock and Roll chez les canards. La facture est soignée.

Le *Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue* est constitué en corporation à but non lucratif. Ses administrateurs sont toujours les mêmes Jacques MATTE, Louis DALLAIRE et Guy PARENT. À ces dirigeants bénévoles se joint une équipe restreinte (quatre ou six personnes) embauchées pour une période de six à dix mois. On retrouve aussi quelques contractuels qui dispensent des services spécialisés (graphisme, animation, transport... etc...) mais le succès du Festival repose aussi sur une quarantaine de bénévoles qui chaque année, œuvrent au sein du comité d'accueil.

Les fonds nécessaires à la tenue du Festival proviennent de trois sources : les subventions gouvernementales 48 %, les revenus de la manifestation 26 % et les revenus de commandites 26 %. Depuis 1986, la proportion du financement privé s'est accrue et cette tendance se poursuivra. Le budget du Festival génère actuellement des retombées économiques de l'ordre de 800 000 dollars pour l'Abitibi-Témiscamingue.

Le Festival c'est six jours de cinéma, (du samedi au jeudi) La programmation est composée de courts, de moyens et de longs métrages dont plusieurs sont présentés en première mondiale ou nord-américaine. Ces films sont agencés par blocs de quatre à cinq heures de projections. Les représentations ont lieu tous les soirs et lors de certaines matinées ou après-midi. Il y a 60 heures de projections centralisées principalement au Théâtre du Cuivre. Cette salle de 723 places est équipée d'un système Dolby-Stéréo. En plus on inaugurerait cette année les soirées thématiques. Au programme : l'Europe de l'Est, l'Afrique et l'Italie qui ont eu pour terre d'accueil le cinéma Paramount, seul cinéma privé encore en opération à Rouyn-Noranda. La ville en comptait cinq dans le passé.

Le Festival, c'est aussi les invités de marque. Chaque année, plusieurs personnalités du monde cinématographique

viennent présenter et commenter leurs films. Cette année, en plus de Serge GAINSBURG, il y a eu Marc-André FORCIER qui a présenté *Une histoire inventée*, un des films favoris du public. Richard ROY — *Moody Beach* ; Sylvie VAN BRABANT pour *Le remous* ; Henri DUPARC pour *Le sixième doigt* ; Marcel JEAN pour *Vacheries*, Attila BERTALAN pour *Une balle dans la tête* ; Susanne GUY *New York doré* ; Pierre MIGNOT *Les amazones* ainsi que tant d'autres. Parmi les comédiens, on remarquait Marcel LEBOEUF et Denis BOUCHARD de *Rafales* ainsi que la comédienne Stacy MISTYSYN de *Princes in Exile*.

Le Festival c'est aussi un public. Le taux d'occupation des sièges atteint en 1990 près de 100 % de la capacité d'accueil. Les cinéphiles peuvent se procurer un passeport valide pour toute la durée de l'événement ou des billets vendus à l'unité pour chacun des blocs de films. Ce public de l'Abitibi-Témiscamingue y est pour quelque chose dans le succès de l'organisation. Il accueille chaleureusement les visiteurs : la liste des « habitués » (réalisateurs, acteurs, journalistes d'ici et d'ailleurs) ne cesse de s'allonger. Tous ces festivaliers se côtoient vraiment durant les six jours, ce qui crée l'ambiance tout à fait spéciale qui est la marque de commerce de ce festival. Ils se retrouvent en plus aux activités parallèles aux projections : bals et partys, conférences, expositions et ateliers, concours des vitrines du centre-ville, visites diverses. Tourisme et bouffe d'aventure sont aussi de la partie. Au menu chez Léandre BERGERON... à bon pain point d'enseigne !... ours, castor et haute gastronomie traditionnelle à l'enseigne de l'auto-suffisance. Réservations...

Le *Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue* a déjà remporté plusieurs prix dont le prix de l'événement touristique de l'année en ABITIBI-TÉMISCAMINGUE décerné par le ministère du Tourisme du Québec (année 1986) et il a été lauréat régional et finaliste provincial dans la catégorie promotion touristique dans le cadre des Grands Prix du tourisme québécois.

Le *Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue* au millésime de 1990 : un grand cru avec 25 primeurs dont dix nord-américaines, sept canadiennes et huit mondiales. Les sept globe-trotteurs du Festival ont couru les plus grands festivals de cinéma du monde (Cannes, Berlin, Zagreb, etc). Ils ont visionné plus de 600 films, ils en ont sélectionné pas moins de 90 représentant 25 pays.

L'an prochain, c'est le dixième ! C'est la fête ! Bienvenue au monde entier !

FORÊT SUSPENDUE

Guy DURAND

« Il y a des images de la mer
avec des racines tout autour.
Quelqu'un s'y niche, emmailloté. »

Dans la forêt déracinée, inversée puis suspendue, le frisson prend. Sans vue d'ensemble, il faut déambuler, frôler, lever le regard, songer à enjambrer la structure mais... Une esthétique de l'absence secrète ici une intelligence sensible, insensée : la *Forêt suspendue* en Chambre blanche par François MORELLI.

En vérité, l'humaine mesure, c'est-à-dire la cité comme prise de conscience de cette forêt déracinée puis transposée symboliquement, ne peut être que nous-mêmes :

« Pourtant, il y a l'imagination. Images de ce qui devrait ou pourrait être. Les images se nourrissent du lieu qui les abrite. »

En entrant c'est le vestiaire. Vous savez ces tourniquets où les valets de service suspendent nos manteaux contre un jeton. Des « écorces » accrochées sans gens, partis qu'ils sont pour consommer la culture. L'artiste a imprimé un dessin d'arbre sur des étiquettes à fixer aux vêtements en vestiaires. C'était aussi le carton d'invitation avec le logo-clé de l'installation, sorte d'arbre-pubis aux racines de vie. Inversion de l'accrochage : non plus œuvres mais « pelures » d'humains.

Sur les murs, un soleil d'arbres rayonne imperceptiblement d'un rouge sorbet. L'artiste trace un premier symbole régénérateur : la lumière source de photosynthèse ! Il ne s'agit pourtant que d'un dessin.

« Je questionne l'art et l'acte de créer dès ses origines en reflétant les constances et les structures qui se répètent. »

Il y a encore cube de souches transpercées d'arbres et piège mortel à bête (*Espèce en danger*). Audessus sur trois murs, une frise de bois coupée en rondeur s'étire (*Py-*

thon-Pitoune). Tout semble pétrifié. Un « abri » en apparence.

Si les matériaux s'opposent, s'accrochent, bref « forment », ils désinforment aussi. Tandis que le premier soude acier démontable et racine arrachées en une armature (culture industrielle/culturelle de friche) et que le second aboutit à une tête d'animal sous grillage mais en forme de « bandonéon » (culture chamanique/culture musicale), le troisième renoue avec le calme du chalet, dans le bois (culture ouvrière/culture du loisir).

Rien de tout cela n'abat les arbres inversés de la forêt. On l'a pressenti tout à l'heure, ils sont fluides, cartons, feuilles agrandies, dessins, couleur. On frôle la trentaine de grandes feuilles suspendues du plafond. Couleur ou forêt suspendue ? L'artiste nous entraîne dans le vide. Comme Yves KLEIN. Un vide qui disloque les objets œuvrés ; un vide qui exige la spiritualité comme fondement de l'installation.

« There are no categories, divisions nor definitions, there are only people and the things they do and there is time ». MORELLI 1986.

Vide et énergie. C'est ce que MORELLI extirpe des mythes régénérateurs. L'importance du contexte social est ici intériorisée, conceptualisée puis subjectivement installée dans une symbolique qui rassemble écologie et sensualité hors du moule rationnaliste. Il nous les fait partager de manière « éclairante ». Certes une des plus intéressantes et des plus belles installations à Québec en 1990.

François MORELLI, *Forêt suspendue*, du 5 au 23 septembre 1990 à La Chambre blanche, centre de production et de diffusion en art actuel, 185, rue Christophe-Colomb Est, Québec.